

Ecrivez, en français, deux paragraphes, 250 mots en tout, sur l'un des sujets suivants. Vous emploierez 5 ou 6 des charnières dont la liste suit.

- i Le pour et le contre des cartes d'identité.
- ii Comparez deux films que vous avez vus, ou deux livres que vous venez de lire.
- iii Prostituées et préservatifs au Queensland — tragédie ou farce?
- iv A Canberra, avons-nous besoin d'un ministre qui croit que nous avons besoin d'un casino?
- v quelque autre sujet, que vous me soumettez au préalable.

CHARNIÈRES:

or
d'ailleurs
par contre
en effet
certes
car
en l'occurrence
en revanche
du reste
d'une part...d'autre part
après tout
alors que
cependant
voire même
le fait est que
n'empêche que

Le suicide a toujours été condamné par les autorités civiles et religieuses car il constitue le suprême défi à leur pouvoir. L'homme qui se tue proclame une liberté qui ne peut entraver aucune oppression. C'est la récupération désespérée d'un bien, sa propre vie, que l'Etat ou l'Eglise avaient tenté d'usurper. C'est pour cela que cette pratique fut toujours sévèrement sanctionnée. Sous l'Ancien Régime, le « suicidé » était passible... de mort. Peine que, pour des raisons évidentes, on commuait en galères. S'il est vrai que le suicide d'un être bien portant est toujours inacceptable, il appartient à la société de le prévenir en aidant les désespérés, non en les menaçant.

Tel est le vrai visage de l'interdit sur le suicide. Un visage totalement inacceptable. Car le droit de l'homme sur sa propre vie crée une liberté, mais ne contraint personne. Il n'impose aucune conduite déterminée. Ceux qui, par conviction religieuse ou autre, refusent l'idée de suicide ou d'euthanasie, ne sont pas moins respectables, mais n'en sont pas moins libres. Ici comme ailleurs, l'intolérance seule est haïssable.

En revanche, il est enfantin de prétendre résoudre le problème de la mort par le suicide. Bien des jeunes gens vont se répétant qu'ils ne connaîtront jamais l'agonie car à cinquante ans ils se tireront une balle dans la tête. Ils font généralement de bons octogénaires. La maîtrise de l'individu sur sa mort, dont le suicide n'est qu'un aspect, est beaucoup plus lourde d'implications et de conséquences, elle noue entre l'individu et la société un réseau complexe de droits et d'obligations.

Cette maîtrise, l'homme ne peut la refuser. Il doit s'efforcer de l'assumer, de ne pas démissionner entre les bras du médecin et de la société. L'idéal serait que chacun décide de sa mort, de sa consolation, religieuse, stoïcienne ou autre, bref qu'il l'intègre dans son destin. La réalité de tous les jours, c'est l'incroyant surpris par l'agonie qui se raccroche désespérément aux branches du crucifix, l'incurable découvrant sa condition de mortel et exigeant sa guérison de la médecine, l'être perdu, éperdu, quémandant l'aumône d'une promesse mensongère. Il est vain de penser que des efforts, purement individuels, dans l'indifférence générale de la société, feront évoluer progressivement les comportements d'une attitude à l'autre. Car la liberté du mourant ne saurait se ramener à l'alternative : avaler le tube de

barbituriques, ou s'abandonner entre les bras de la médecine. La réalité est infiniment plus complexe.

Aujourd'hui, la plupart des grands malades ne sont pas en état de contrôler leur agonie. Ils subissent celle que leur impose l'autorité médicale sans pouvoir choisir entre la lutte « au finish » contre la maladie, l'absorption d'un poison brutal, en passant par toutes les voies intermédiaires, du médicament à la drogue. N'ayant à leur disposition ni les ressources psychologiques ni les moyens médicaux, ils dépendent entièrement des soignants.

L'autorité médicale se trouve investie d'un pouvoir et d'une responsabilité qui ne devraient lui revenir que dans les cas où l'intéressé n'est pas en état d'assumer son propre rôle. Pourtant c'est presque toujours elle qui doit décider à la place du malade. Ce n'est pas seulement la situation de fait, c'est pratiquement la situation de droit. Le médecin, prisonnier de sa déontologie, se conforme à la règle de conduite que la société lui impose. Il doit lutter. Si le malade ne veut pas subir cette loi, il doit se passer complètement de la médecine, rester chez lui, sans secours compétents, sans traitement contre la souffrance, et se tirer une balle dans la tête à l'instant qu'il aura choisi. Le médecin compatissant qui décide d'obéir à son patient plutôt qu'à la règle sociale, risque à tout moment d'être traduit devant un tribunal.

Le corps médical commence à être accablé par cet excès de pouvoir et de responsabilités. Car en dépit des normes fixées par la société, il reste décideur et non seulement exécutant, puisqu'il existe autant de situations différentes que de malades.

Le médecin qui choisit de suivre son malade plutôt que la loi, agit en silence, et se cache de sa pitié comme d'une faute. C'est le règne de la clandestinité. Du tabou.

Des actes de simple humanité s'avouent en confidence comme des forfaits déshonorants. N'est-ce pas aberrant ? Et cette aberration ne prouve-t-elle pas que le problème est posé à l'envers ?

François de Closets: *La France et ses mensonges*

Résumé numéro 1: une version possible

Notre société est toujours profondément influencée par d'anciens tabous et interdits contre le suicide. C'est là une des raisons principales qui font que l'on a du mal à faire accepter l'idée de l'euthanasie.

Menaces, punition, réprobation, voilà le lot de celui qui veut attenter à ses jours. Il conviendrait, au contraire, de secourir ceux qui veulent mourir et non les châtier. Car le droit à la mort volontaire constitue une liberté qui, puisqu'elle n'enfreint celle d'aucun autre citoyen, devrait être tolérée. Ainsi l'interdit moral qui pèse sur le suicide constitue-t-il la violation d'un droit.

Or le suicide n'est qu'un aspect entre autres du rapport entre l'individu et sa mort, l'individu et la société. La liberté de mourir comporte des droits et aussi des devoirs, et ne se réduit pas au problème simpliste du suicide.

Le meilleur serait que chacun soit capable d'assumer la responsabilité de sa propre mort. Toutefois, la pratique actuelle est très loin de cet idéal. Et le plus souvent les mourants évitent de prendre cette responsabilité. Il faut voir aussi que ce problème de la mort volontaire ne devrait pas se réduire non plus à un choix entre une fin brutale, décidée par le malade, et une fin prolongée et inutile, imposée par un médecin.

La plupart des agonisants ne choisissent pas leur mort. Ils la subissent plutôt, l'acceptant des mains de ceux qui la contrôlent à leur place. Ils meurent dans un état de dépendance totale. Or cette maîtrise des médecins et des soignants devraient appartenir aux mourants eux-mêmes. Pourtant, dans l'état actuel des choses, la seule façon de décider sa propre mort qui soit loisible aux grands malades est de se tuer chez eux pour ne pas avoir à subir le pouvoir du corps médical, lequel, de peur des poursuites possibles, ne leur permettra pas de mourir à leur guise.

Certains médecins commencent à voir dans cette situation un abus du rapport qui devrait exister entre docteur et malade. Mais ceux qui voudraient aider leur malade à mourir selon son gré plutôt que selon le gré de la loi, de la convention sociale et médicale, sont obligés de se comporter comme des criminels. C'est quand des actes de simple charité sont vus comme des forfaits qu'il est évident que tout ne tourne pas rond dans une société.

résumé no. 2 — a possible version

En évolution constante, le sens du corps de la femme, sens que lui confère son apparence, change selon les époques et selon les cultures. Ces sens expriment, et sont imposés par, les déterminismes de l'argent, de la classe, du sexe et des conceptions de la réalité.

L'interprétation générale de ces sens nous oblige à ignorer des phénomènes superficiels qui se manifestent au sein même des grandes transformations qui permettent de définir le passage d'une époque à une autre. Sous ces modifications de la surface, on peut déceler certaines constantes fondamentales s'axant sur des pôles qui restent, eux, invariables, tels que: ampleur ou sveltesse des formes, emploi ouvert ou non de produits cosmétiques, image de mollesse ou de dureté. Pour ce qui est des formes, depuis le XVI^e siècle, supprimant la minceur médiévale et subsistant jusqu'à l'orée de notre époque, c'est l'opulence qui domine. Certes, on constate à l'intérieur de cette longue domination, des intervalles où le massif se conjugue provisoirement soit avec la raideur du XVII^e, soit avec la souplesse du XVIII^e commençant, voire même où il cède la place momentanément à une contraction des formes, témoin celle que l'on remarque dans les images datant des premières années du XIX^e. Mais les nus de l'époque réaliste, des peintres académistes et des premiers photographes, réaction contre un Romantisme par trop langoureux, ne font que confirmer la règle élaborée par les siècles précédents. Cette variation à l'intérieur d'un même idéal s'accompagne d'une autre variation, à savoir cette alternance qui consiste à privilégier telle partie du corps, porteuse à un moment donné du symbolisme de l'attraction sexuelle, rôle qui reviendra à un autre moment à telle autre partie.

Notre époque voit, certes, la continuation de certaines de ces tendances. Mais elle oppose des démentis à certaines autres, et des plus fondamentales. D'un côté, c'est la névrose moderne de la propreté, aboutissement d'une évolution graduelle; d'un autre côté, c'est l'emploi de certains produits cosmétiques qui s'étendent désormais à des classes qui n'en usaient pas auparavant. Mais du côté des cheveux et de la pilosité, c'est la révolution totale. D'abord c'est le sacrilège des jeunes femmes qui, aux années vingt, ne respectent plus ce tabou qui leur imposait, comme symbole de la féminité, les cheveux longs. Ensuite c'est le poil que l'on se rase, les sourcils qu'on amincit. C'est la nudité de la peau qui devient signe, peau qui, bronzée à partir de ces mêmes années 20, va mettre à la portée de la bourgeoisie le sens qu'avait eu autrefois la pâleur aristocratique et

PROSE NO. 1

a possible version

Dans toute classe mixte d'élèves de huit ans, ce qui est remarquable c'est que les filles ont tendance à être sensiblement plus éveillées et plus avancées que les garçons. Or, six ans plus tard, il n'en sera plus ainsi. Car la plupart des filles, avec l'assentiment, voire même l'encouragement de notre société, auront cédé à la tentation de ne plus penser et de se comporter en poule qui veut couvrir. C'est-à-dire que la fonction biologique féminine aura commencé à submerger chez elles toute autre capacité latente et que le seul avenir qui leur semblera valoir le coup désormais sera celui où l'on s'assure d'un conjoint avec lequel faire des enfants. Une proportion infime de ces filles — celles sans doute dont les parents les poussent et qui sont protégées par des lycées où l'on favorise les performances scolaires — parviennent à résister à cette tentation et continuent à réfléchir et à apprendre. Mais, après les études universitaires, une autre défection a lieu, et cette fois-ci c'est le mariage qui en est cause; et, à partir de là, tout bébé renforce la tentation de ne plus réfléchir à rien. L'épouse-prisonnière est victime non pas d'un excès, mais bien d'une légère insuffisance, d'instruction. C'est que les filles ont à apprendre plus de choses que les garçons: il faut qu'elles apprennent à s'organiser, à calculer exactement ce que leur coûterait une vie conciliant carrière avec maternité, et à contrebalancer les désavantages intellectuels presque inévitables que comporte celle-ci. Elles ont besoin de plus de persévérance, de plus de discernement, de plus de souplesse; il faut qu'elles sachent qu'il est un temps pour prouver que l'on est bonne cuisinière et un autre pour s'en abstenir. Leur ennemi le plus dangereux n'est ni l'homme ni le capitalisme, mais plutôt leurs propres instincts en liberté. Invention bénéfique à occuper l'attention des savants — une pilule qui réglerait ce fameux instinct maternel.

p r o s e n o . 1

In any mixed classroom of eight-year-olds, the girls will be noticeably brighter and more advanced than the boys. Six years later it will no longer be so; most of the girls, with the consent and even encouragement of society, will have succumbed to the impulse to stop thinking and start brooding. The female biological function will have begun to swamp every other potential capacity, the securing of a mate and the production of babies begun to seem the only worthwhile ambition. A tiny percentage of girls (probably ones with parents ambitious for them, and protected by academic schools) manage to go on thinking and learning. After university there is another drop-out, into marriage; and every baby brings with it the temptation to stop thinking. The captive wife is the product not of too much education but of not quite enough. Girls have to learn more than boys: they have to learn to plan, to count the exact cost of fitting in with motherhood, to counteract the almost inevitable intellectual setbacks it brings. They need to be more persistent, more discriminating, more flexible; to know that there is a time for home cooking and a time to refrain from home cooking. Their most dangerous enemy is neither man nor capitalism but their own unregulated instincts. A useful invention scientists might work on is a pill to control broody feelings.

Claire Tomalin: New Statesman, 13 March 1970

prose no. 2: an approximate rendition

Parmi les tourments de l'enfer que les théologiens du moyen âge ont décrits dans un détail à vous glacer le cœur, je ne sais pas qu'aucun d'eux ait signalé le bruit. A vrai dire, je me laisserais facilement persuader ^{au contraire} que l'homme médiéval se complaisait à entendre du bruit, y voyant à la fois signe de civilisation et antidote contre un silence environnant qui figurait à ses oreilles frayeur et mort subite. Selon la loi de l'Angleterre saxonne, celui qui traversait une forêt la nuit était obligé de sonner du cor de temps à autre, quitte à se faire suspecter de malfaisance. Et ce rituel du trois-heures-du-matin-et-tout-va-bien, on y voyait non pas une infraction intolérable au droit au sommeil mais bien quelque chose de rassurant. ^{St,} Aujourd'hui, au contraire, un enfer silencieux tiendrait du contresens. En ce moment précis, ^{tenes,} je m'efforce d'écrire pendant que, sous la fenêtre de mon bureau, un homme est occupé à débiter des bûches à la tronçonneuse — sans doute l'un des instruments les plus sataniques que l'on ait jamais inventés. Je serais incapable de dire ce que je déteste le plus: de ce hoquet métallique et éléphantin dont il est saisi en gonflant ses muscles vocaux; du laser sonore qu'il émet et qui vient à pleins gaz me transpercer le cerveau; ou des répit^s brefs et sinistres pendant lesquels j'attends que cela recommence. Je songe à ce malheur^s eux qui, dans *Les neuf Taylor* de Dorothy Sayers, enfermé dans un clocher, y est assommé de bruit jusqu'à ce que mort s'ensuive. A ce qu'il me semble, nos lois anti-bruit manquent presque totalement d'efficacité. Après tout, on n'aurait qu'à interdire catégoriquement ladite tronçonneuse pour voir mettre au point sous peu un modèle qui ferait ^(un peu) moins de bruit. Le fait est que nous autres qui détestons le bruit craignons trop de nous faire traiter de maniaques pour monter une campagne vraiment énergique. D'ailleurs, le bruit rapporte gros — celui qui le premier a dit que le silence est d'or a dû être un imbécile, ou bien un...sourd.

F R E N C H L A N G U A G E I I B 1 9 8 7

P R O S E N o. 2

Mediaeval theologians described the pains of hell in excruciating detail, but I don't recall any of them mentioning noise. I suspect, indeed, that mediaeval man welcomed noise, as a sign of civilisation and an antidote to the prevailing silence which to him symbolized fear and sudden death. Under Anglo-Saxon law, a man travelling through the forest at night was obliged to sound a horn at intervals, to indicate that his business was not felonious. And all that "three-o'clock-and-all's-well" ritual was regarded as reassuring instead of an intolerable threat to sleep. Today, a silent Hell would almost seem a contradiction in terms. At this very moment I am trying to write while, immediately below my office window, a man is cutting up logs with a chain-saw — surely one of the most devilish instruments ever invented. I don't know which is worse: the elephantine metallic hiccups as it flexes its vocal muscles; the laser-beam of sound which punches into my brain at full-throttle; or the brief but ominous spells of quiet while I wait for it to start up again. I think of the unfortunate man in Dorothy Sayers' *The Nine Tailors*, who was trapped and noised to death in a belfry. So far as I can see, our anti-noise laws are almost wholly ineffective. If the present chain-saw, for instance, were absolutely banned, a less noisy one would speedily be perfected. But we noise-haters are too afraid of being branded as cranks to set up a really powerful agitation. And, of course, there's big money in noise. The man who first said that Silence is Golden must have been a fool — or deaf.

Paul Johnson: "London Diary" (in *New Statesman*, 21 November 1969)

Prose no. 3

The implications of the programme advanced by the women's liberation movement are, in the widest sense, revolutionary. They envisage a society structured in a way which is as different from the one we know as the Directoire was from Ancient Rome. Politically and socially it is not at all surprising that the movement should encounter such intense and bitter opposition, even from women.

Women's Lib, however, encompasses so many good ideas that it attracts liberal reformists as well as revolutionaries. This alliance has survived an ill-mannered and ignorant campaign by the publicity media in this country, with both press and television reports concentrating on fictitious bra burning, persecution of individuals prominent in the movement and the creation of a climate of jeering comedy rich in sexual innuendo. In spite of it all, the movement's message is getting across: this is not simply a sectional interest involving a small number of militant women — it is a great cause.

Men, who *prima facie* have most to lose from the political and economic awakening of women, are beginning to realise that they too are victims of the darkness of the past. Women's Lib holds the promise of changes in the way that work is organised, of a fairer division of responsibility for bringing up children, of alterations in the attitudes towards property and incomes — altogether a more egalitarian approach to the social contract benefiting both sexes.

'A Woman's Place', from the *New Statesman*, 9 February 1973

Les effets qu'aurait sur notre société le manifeste du mouvement de libération des femmes sont, dans l'acception la plus large du terme, révolutionnaires. En effet, ce programme, si on l'appliquait, donnerait une société qui, dans ses structures, se distinguerait de celle que nous habitons aussi radicalement que le Directoire différerait de la Rome antique. Il est donc tout à fait normal que, dans la classe politique comme dans le grand public, ce mouvement suscite, et même de la part de certaines femmes, une hostilité virulente et acharnée.

Ce qui n'empêche pas le MLF de s'attirer, à force d'idées originales, non seulement des révolutionnaires mais aussi des réformateurs libéraux. C'est là une alliance qui a su se maintenir face à une campagne grossière et ignorante menée par les moyens d'information de ce pays, où les reportages écrits et télévisés ont mis en valeur les soutiens-gorge au feu (bien fictifs, d'ailleurs), voué aux gémonies des membres du mouvement notoires et créé une ambiance de farce narquoise, riche de sous-entendus sexuels. Malgré tout ceci, le message du mouvement parvient à se faire entendre: il ne s'agit pas de quelque intérêt purement parcellaire et qui ne concernerait qu'une poignée de contestataires. Au contraire, il s'agit d'une grande cause.

Quant aux hommes, qui a priori auraient le plus à perdre d'une prise de conscience politique et économique de la femme, ils commencent à comprendre à leur tour que, tout autant qu'elle, ils sont victimes de l'ignorantisme du passé. Car le MLF apporte des promesses: celles de changer l'organisation actuelle du travail, de répartir plus équitablement le devoir d'élever les enfants, de modifier les attitudes courantes envers la propriété et le revenu. Voilà qui donnerait en somme un contrat social plus égalitaire et qui profiterait aux deux sexes.

Translate into French:

For more than a century the Nordic countries have seemed saner about marriage and divorce than the rest of Europe, perhaps because they came to Christianity later and their free and easy folk customs lingered on longer than elsewhere. Peasants and early industrial workers lived together unmarried and without opprobrium until their first child was born and only began to marry before pregnancy when they became wealthier and middle class in their habits, while for the upper classes, divorce was relatively simple even a hundred years ago. In their arts, too, there is a continual tension between the stuffiness of the past and the freedom of the future: in *A Doll's House* Ibsen created the first feminist heroine, a woman willing to abandon husband and children in order to make a life for herself on her own terms, and when Strindberg, who hated the play, attacked him for it in the preface to *Getting Married*, his counterproposals for women's rights were very like those now claimed by the feminists.

For the private citizen, then, enlightenment begins in Scandinavia, and the rest of us, in our more optimistic moments, often imagine the future will look like Sweden with a more forgiving climate: democratic, wealthy, technologically advanced and with unobtrusive birth-to-grave social welfare. It is a kind of talisman for the Western democracies, a proof that the future might be worth having and that the problems it will pose will not be those of deprivation, class envy and sexual inequality, but the more reasonable, though equally complicated difficulties of controlling the bureaucracy and making sense of free time, of freedom itself.

A. Alvarez: *Life After Marriage: Scenes from Divorce*

Ne dirait-on pas que, depuis plus d'un siècle, les pays scandinaves savent se comporter, face au mariage et au divorce, de façon moins aberrante que les autres pays d'Europe? Est-ce parce que, parmi les Scandinaves, convertis plus tardivement au christianisme, certains us et coutumes plus libres, survivances d'un ancien temps plus tolérant, avaient subsisté plus longtemps qu'ailleurs? Toujours est-il que, là-bas,^{§§} le concubinage, jusqu'à la naissance d'un premier enfant, était connu, voire même toléré. Ce n'est qu'en devenant plus prospères, en s'embourgeoisant, que l'on choisissait de se marier avant cette première grossesse. Et pour les classes supérieures, il y a cent ans, le divorce ne posait déjà guère de difficultés. Dans les arts de cette époque aussi, on constate une certaine tension entre contraintes du passé et liberté de l'avenir: dans *Une maison de poupée* Ibsen crée la première héroïne féministe, une femme qui n'hésite pas à délaisser mari et enfants afin de se faire une vie plus conforme à ses propres souhaits. Et si Strindberg, détestant cette pièce, en dénonce l'auteur dans la préface de *Mariés*, en revanche les contre-propositions qu'il avance pour assurer les droits des femmes ressemblent étroitement à celles que font ces jours-ci 'nos' féministes.

Pour l'homme moyen, donc, c'est de la Scandinavie que nous parvient une promesse d'ouverture d'esprit. Dans nos moments plus optimistes, en effet, nous qui ne sommes pas scandinaves nous complaisons à imaginer que notre avenir ressemblera à la Suède contemporaine, exception faite pour le climat, qui sera bien moins éprouvant: démocratie, prospérité matérielle, progrès technologiques, et sur tout cela veillera un état-providence nous dispensant, du berceau au tombeau, des services sociaux bien discrets, bien douilletts. Elle représente, cette Suède, pour les démocraties occidentales, une sorte de talisman, une preuve que l'avenir qui nous attend vaudra quand même la peine, que les problèmes qu'il nous posera ne seront plus ceux que comportent le dénûment, les envies de classe, l'inégalité entre les sexes, mais seules des difficultés qui, pour être tout aussi compliquées, sont bien plus traitables: le contrôle de la bureaucratie et la solution au problème que seront les loisirs, voire même la liberté elle-même.

Rightly or wrongly the Victorian considered that there were certain subjects which were not meet for inter-sexual discussion, just as they held that certain processes of the feminine toilet like the powdering of the nose and the application of lip-stick to the mouth were (if done at all) better done in private. These Victorian reticences and secrecies may also have been profitable as well as prudish: for my part I only wish to point out that the difference between the tone of their topics and that of ours was a real and an essential one, and not like the superficial difference between smoking in the dining-room and smoking only in the gun-room. Queen Victoria once imprudently enquired from a male person of her court, on which part of the body were the rheumatic pains which had invalidated one of her maids of honour, and since she had asked, he was obliged to tell her that they were in her legs. She replied, no doubt humorously, that when she came to the throne young ladies (like the memorable Queen of Spain) 'did not use to have legs.' But before she quitted the throne it had long leaked out that such was the indelicate fact. The seventies did not officially know it, but the eighties strongly suspected it, and the nineties considered it proved, though it was left to the young ladies of the next century to demonstrate it. In fact long before the Victorian age was over, the flare of the light-house which warned members of opposite sexes off those rocks which must always be given a wide berth in polite conversation flickered, burned low and finally expired.

E.F.Benson: *As We Were*

A tort ou à raison, le victorien estimait que, dans tout entretien réunissant les deux sexes, certains sujets étaient inabordables. De même, il était convaincu que, pour se livrer à telle activité que comportait la toilette féminine — se poudrer le nez, se mettre du rouge à lèvres — il convenait (si tant est, bien entendu, qu'il convînt en effet de s'y livrer) d'attendre d'être sans témoins. Ces réticences, ces discrétions victoriennes, si elles faisaient preuve de pudibonderie, offraient peut-être aussi une certaine valeur positive. Quoi qu'il en soit, je tiens à souligner ceci: que la différence entre le ton que prêtaient à la conversation leurs sujets à eux et celui qui lui prêtent les nôtres était bien réelle, voire même essentielle. Elle n'avait rien de cette différence, bien superficielle, entre le fait de se permettre de fumer dans la salle à manger et se borner à fumer dans la salle des armes. Imprudente, la reine Victoria demanda à une personne masculine de sa cour de lui nommer la partie du corps où était le siège des rhumatismes qui venaient d'aliter une de ses dames d'honneur. Celui-ci, puisqu'elle lui avait posé la question, se vit obligé de répondre que les douleurs s'étaient manifestées dans les... jambes. Sa Majesté répliqua, sans doute avec humour, qu'au commencement de son règne, les jeunes personnes, telle la fameuse reine d'Espagne, "n'avaient pas de jambes". Or, bien avant la fin de son règne, ce secret, si incongru que cela fût, était bel et bien éventé. Certes, non pas officiellement, du moins pendant les années 70. Mais les années 80 en eurent vent. Les années 90 le tinrent pour certain. Et ce seraient les jeunes personnes du siècle suivant qui croiraient devoir le démontrer. Longtemps avant la fin de l'ère victorienne, en effet, la flamme du phare qui décelait la présence des brisants à éviter coûte que coûte dans les entretiens polis ayant lieu entre les personnes de sexes différents, cette flamme s'était déjà mise à vaciller, puis à diminuer et finirait par s'éteindre.

prose no. 7, an approximate rendition

Si les écrits où Roland Barthes (1913-1981) parle de la poésie s'avèrent bien rares, la raison en est sans doute à chercher dans la nature même des idées qu'il avançait. L'écriture romanesque, elle, il la discute dans *Le degré zéro de l'écriture* et dans *S/Z*; alors que, par deux fois, il parle, longuement, du théâtre: dans les articles louant Berthold Brecht qu'il publie dans *Théâtre populaire* au cours des années 50; et dans son essai controversé de 1963, *Sur Racine*. Pour ce qui est du travail de l'historien, il l'effleure en 1954, dans *Michelet par lui-même*; et dix ans plus tard, dans son *Système de la mode*, c'est le langage de celle-ci qu'il analysera. En 1970, dans *L'empire des signes*, il se passionne pour la civilisation du Japon, après avoir traité, en 1956, dans le recueil d'essais intitulé *Mythologies*, des sujets hétérogènes: la pub, le catch, Billy Graham, le cinéma, les comptes rendus d'audience, les détergents, Greta Garbo, la science-fiction. Mais, à part un coup d'oeil qu'il jette dans ce même recueil à Minou Drouet, désormais oubliée, à part aussi quelques allusions fugitives et purement formelles qu'il fait à Mallarmé et à Rimbaud, il n'eut garde de traiter le genre que la plupart des critiques anglo-saxons ont cru devoir analyser avec le plus d'enthousiasme et le plus d'attention.

Or, pour comprendre pourquoi il en est ainsi, il suffit de regarder, bien rapidement d'ailleurs, l'idée qui se retrouve comme un leitmotiv dans toutes ses études: la prétention de détruire la notion selon laquelle les signes seraient naturels, ou pour reprendre ses propres termes, "battre en brèche la naturalité du signe". Entreprise saussurienne, certes. Mais il faut ajouter qu'il était normal que ~~l'esprit-missionnaire-qu'il-y-apporta~~ le zèle de missionnaire avec lequel il s'y est attaqué a fait qu'il s'est concentré sur seuls ces systèmes communicationnels qui témoignent d'une tentative, consciente ou inconsciente, pour déguiser le fait qu'il s'agit de codes de signes arbitraires et artificiels.

Because of the very nature of the ideas he put forward, Roland Barthes (1913-1981) published virtually nothing on poetry. He discussed fiction in *Le Degré zéro de l'écriture* and *S/Z*, and twice wrote at length about the theatre: in the articles he published in *Théâtre Populaire* in the 1950s in praise of Berthold Brecht; and in his controversial *Sur Racine* in 1963. He gave some hints about the writing of history in *Michelet par lui-même* in 1954, and ten years later, analysed the language of fashion in *Système de la Mode*. He was enthusiastic about the civilization of Japan in *L'Empire des Signes* in 1970, and had already dealt with topics as various as advertisements, all-in wrestling, Billy Graham, the cinema, crime reporting, detergents, Greta Garbo and science fiction in the essays collected in *Mythologies* in 1956. But apart from a brief mention of the now forgotten Minou Drouet in the same collection, and some occasional gnuptions in the direction of Mallarmé and Rimbaud, he steered consistently clear of the art form which most Anglo-Saxon critics have thought it important to analyse with the greatest enthusiasm and attention.

One only needs to look very briefly at the idea which runs as a persistent leitmotif through all Barthes's work to see why this should be so. His permanent ambition was, as he himself put it, to 'battre en brèche la naturalité du signe'—to destroy the idea that signs are natural. The missionary zeal which he brought to this Saussurian undertaking naturally led him to concentrate on communication systems in which there was either a deliberate or an unconscious attempt to disguise the arbitrary and artificial nature of the sign system employed.

2.2.5 Stylistic uses of the imperfect ('l'imparfait dramatique')

(i) The following are examples of its use:

*en 1944, les troupes alliées débarquaient en Normandie
à dix heures l'avion décollait*

In both cases one would have expected either the compound past or the past historic. Using the imperfect replaces the reader in the middle of the action.

(ii) This use of the imperfect is common in two types of contexts; either within a narrative, to make the reader relive the story step by step, as in:

Une heure après il prenait le train pour Paris; vingt-quatre heures plus tard portaient des instructions adressées au Préfet du Rhône; et le lendemain il accourait à Lyon (exemple borrowed from Schogt, Le Système verbal du français contemporain)

or to rivet the attention of the reader at the beginning of a story, as in:

Chateaubriand naissait à St Malo le 4 septembre

(If one took the imperfect at its face value it would mean that the birth of Chateaubriand had taken 24 hours; this is not the real meaning of the sentence!)

(iii) This kind of misuse of the aspectual connotations of the imperfect is only possible where no ambiguity could arise; in thrillers, however, the difference between the next two sentences could be crucial:

*entre deux heures et trois heures, il a travaillé (travaila)
entre deux heures et trois heures, il travaillait*

In the first case he has worked only between two o'clock and three o'clock; in the second case he was working both before two and after three.

(iv) Flaubert and then, to a far greater extent, Zola are said to have 'given the imperfect artistic overtones' which it had never had before. One may thus read in *Au Bonheur des Dames*:

Neuf heures sonnaient

and

elle s'animait, citait des exemples, se montrait au courant de la question, remplie même d'idées larges et nouvelles

In these cases the writer is referring either to actions which are punctual or seen in their totality: the past historic would be the normal tense to use and not the imperfect. But by using the imperfect, Zola places the reader in the middle of the action which he then relives step by step. The use of the imperfect also renders all of these actions simultaneous, which makes the description extremely lively. Indeed Zola often uses the imperfect in this way when describing a bustling scene, to give the idea that many actions are taking place at the same time: the past historic would have the drawback of describing them as happening in the order in which the verbs would appear.

II. Expression de faits ponctuels¹

503 L'imparfait peut traduire une série de faits ponctuels, mais formant chacun comme un tableau :

A 9 h l'avion décollait; à 10 h il atteignait Nancy; à 11 h il atterrissait à Munich.

On le trouve aussi (dans le F.E.) en tête d'un récit, comme imparfait d'ouverture² :

En 1822, Pasteur naissait à Dole, petite ville du Jura. Son enfance fut studieuse, etc.

Ou, en conclusion, comme une sorte de point d'orgue :

Les préparatifs furent activement poussés, et, à minuit juste, la fête commençait.

504 L'imparfait peut même s'appliquer à des faits purs et simples, appartenant au récit :

Hier, il manquait son train.

Ces emplois ont été familiers aux romanciers de la seconde partie du XIX^e siècle :

« La poitrine de la jeune femme parut se déchirer et elle se mit à pleurer convulsivement; le médecin revenait un peu plus tard et la trouvait dans cette crise » (O. Feuillet, Mortie³).

Ce tour prend aujourd'hui un développement considérable dans le roman et le reportage.

Mais on discerne presque toujours, dans ces divers imparfaits, une valeur descriptive, et rayonnante, en quelque sorte, par opposition à la valeur narrative et ponctuelle qu'ont par eux-mêmes d'autres temps comme le passé simple.

En outre, par son aptitude à exprimer la simultanéité dans le passé, donc le présent par rapport au passé, l'imparfait peut, comme le présent (v. n° 481), s'appliquer à un fait immédiatement antérieur à un autre fait passé:

Il acheta une voiture neuve : elle sortait de l'usine.

ou immédiatement postérieur :

Nous sommes arrivés à temps : il partait le soir même.

1. C'est-à-dire qui sont comme un point (= un instant) et n'impliquent pas en eux-mêmes la durée.

2. V. P. Imbs, *L'Emploi des temps verbaux en français moderne* — Cf. aussi G. Gougenheim : « L'imparfait d'ouverture promet une suite, pique la curiosité. » (*Journal de psychologie*, mars 1937.)

3. Cité par F. Brunot, *La Pensée et la Langue*.

vaincu n'a jamais désespéré et jamais il n'opposa si longue résistance.
 10 Thanatos doit désormais attendre plus de soixante-dix ans une victoire
 qu'autrefois il arrachait en vingt ans. Mais quelque bataille que
 gagne la médecine, la guerre, elle, est perdue d'avance. Toute
 civilisation doit assumer cette impuissance ultime, c'est-à-dire, tout
 à la fois, nier la mort et la regarder en face, la refuser dans sa
 15 réalité biologique pour l'accepter dans sa signification humaine.
 Aucune ne peut faire l'économie d'un discours sur la mort.

La société industrielle, elle, ne s'embarrasse pas de discours :
 elle agit. L'homme de la thérapeutique a remplacé l'homme du rituel
 pour exorciser la grande tueuse. Plus de symboles, des médicaments.
 20 Une pratique chassant l'autre, notre société a remplacé l'art de
 mourir par l'art de ne pas mourir. Hélas! Vivre plus longtemps ne
 nous dispense pas de savoir mourir un jour.

Tout se passe pourtant comme si cette puissance nouvelle de
 l'homme le laissait encore plus impuissant dans l'ultime assaut;
 25 comme si, après avoir vécu en immortels pendant près d'un siècle, nous
 ne sachions même plus mourir comme meurent les hommes depuis cinquante
 mille ans.

Mais ne doit-on pas faire un choix exclusif entre la vie et la
 mort? Et n'est-il pas logique de préférer quarante ans de vie à un
 30 instant de mort? Celui de la société industrielle paraîtrait
 logique si l'homme pouvait vivre dans l'ignorance totale de sa mort,
 et si celle-ci s'imposait à lui avec la toute-puissance du fatum
 antique, sans qu'il ait aucune part dans cet événement. Mais
 quelques efforts que nous fassions pour vivre en immortels, nous ne
 35 pouvons chasser la sourde angoisse qu'entretient en nous la certitude
 de notre fin. Aucune greffe de cerveau, aucune victoire sur la
 leucémie n'effacera cette ombre qui, tout au long de ma vie, marche et
 marchera à mon côté.

François de Closets: La France et ses mensonges

1. "L'homme meurt depuis cinquante mille ans..." — exprimez dans d'autres mots le sens que vous voyez dans cette formule.
2. Expliquez la fonction d'en effet (ligne 3).
3. Expliquez la fonction de même (ligne 5).
4. Récrivez dans d'autres mots toute la phrase qui commence "Vivre face à la mort..." (lignes 6-7).
5. Expliquez la fonction des deux elle (lignes 12 et 17).
6. Quel est le sens du verbe assumer (ligne 13)?
7. Remplacez faire l'économie de (ligne 16) par une autre formule de sens analogue.
8. En employant d'autres mots, réduisez le troisième paragraphe à deux phrases.
9. Exprimez autrement le "Tout se passe pourtant comme si..." de la ligne 23.

un morceau à regarder en classe, le jeudi 22 juillet

The real elements, of course, of any work of fiction are the elements of the author's personality: his imagination embodies in the images of characters, situations and scenes the fundamental conflicts of his nature or the cycle of phases through which it habitually passes. His personages are personifications of the author's various impulses and emotions: and the relations between them in his stories are really the relations between these. One of the causes, in fact, of our feeling that certain works are more satisfactory than others is to be found in the superior thoroughness and candour with which the author has represented these relations. We feel his world to be real and complete, not merely in proportion to the variety of elements it includes, but also in proportion as we recognise these elements as making up an organic whole. From this point of view, Dostoevsky is one of the most satisfactory of novelists; Myshkin and Rogozhin thrill us because they are the opposite poles of one nature; the three brothers Karamazov move us because they are the spirit, mind and body of one man. And if we ask ourselves why even so great a novelist as Dickens does not make upon us so profound an impression as Dostoevsky, we realise that it is because in the case of Dickens, wide and varied as the world of his novels is, the novelist himself is not sufficiently conscious of the significance of what happens there, so that, except in the very best of them, he has admitted a larger conventional element than the greatest novelists ordinarily allow and has been content to press into service melodramatic 'good' characters and villains into whom he has scarcely projected himself at all. Now if Dickens falls short of Dostoevsky in this respect, Proust has passed a good deal beyond him.

Edmund Wilson: *Axel's Castle*

a note for those who do not see the need to *interpret*, when translating, an author's obscurities and ambiguities:

- i "Cette modernité qui est censée désigner progrès technique, meilleur contrôle de la nature, vie meilleure, mais qui signifie aussi contrainte des normes, des codes et des prothèses de toute sorte, surorganisation des rapports sociaux devenus tyranniques et envahissants dans les moindres détails, marchandisation généralisée, programmation/guidage de toutes activités..."
- ii "Cette synchronisation de la Plamod requiert un 'pilotage social' de plus en plus serré..."
- iii "La modernité, c'est aussi un certain 'rapport-au-temps', fait à la fois de contraintes insidieuses et rigides (ainsi la programmation séquentielle), de leurres qui sont aussi des frustrations (bien gérer son temps, gagner du temps), de 'faim du temps', de dislocation de l'espace-temps par le commutage et la pendularité. Femmes et hommes modernes sont bien 'malades du temps'..."

2

Ecrivez, en français, 250 mots environ sur l'un des sujets suivants.
Vous emploierez 5 ou 6 des charnières dont la liste suit.

- i L'égalité des sexes est un mythe.
- ii Le pour et le contre de la présence française au Pacifique (essais nucléaires; Nouvelle Calédonie; sabotage du bateau de Greenpeace, etc).
- iii Deux films que vous avez vus, dont l'un vous a plu plus que l'autre.
- iv Quelque autre sujet.

Liste des charnières:

et; mais; donc; en effet; par contre; d'ailleurs; en revanche; car; or; toutefois; certes; ainsi; d'une part... d'autre part; au contraire; plutôt; du reste; n'empêche que...; quant à; par exemple; voire (même); à savoir; après tout; alors que; cependant; tantôt...tantôt; non seulement... mais encore; par conséquent; le fait est.

602

X En 1776, selon la Déclaration d'indépendance américaine, c'était l'évidence même que la poursuite du bonheur était l'un des droits inaliénables de l'homme. Par contre, si en 1789 la Révolution française devait proclamer, à l'instar des Américains, l'importance de la liberté et de l'égalité, ^{elle} ne ferait aucune place au bonheur, favorisant plutôt la fraternité. Différence essentielle. Car il serait peut-être possible d'écrire une histoire des Etats-Unis qui se bornerait uniquement au concept de la recherche du bonheur telle que l'entend cette nation, recherche qui partirait du moment où Josiah Quincey fils et Jefferson déclarent y voir l'objet principal de la société humaine, pour aboutir à l'allocution prononcée par F.D.Roosevelt lors de sa deuxième investiture comme président, où il pose cette question: "Avons-nous atteint le but de notre visée? Avons-nous trouvé notre vallée du bonheur?" C'est dans la publicité que ce bonheur deviendra, le plus visiblement, l'idéal américain — tel historien a compté, dans un seul numéro d'un hebdomadaire américain, 257 figures, dont pas moins de 178 sourient ou rient, 14 chantent et trois sourient à travers des larmes. (Ceux qui ne sourient pas ont des raisons diverses: ils dorment, ce sont des "Arabes ou autres dont le non-appartenance à la nation est manifeste".) Il faut dire qu'ailleurs qu'aux Etats-Unis, le rire n'a pas toujours connu cette approbation. Pour milord Chesterfield, c'est "une chose basse et inconvenante", signe de bêtise et de mauvaises manières, c'est le moyen par lequel la populace exprime "la joie sotte que lui inspirent les choses sottes". Il nie même avoir ri une seule fois depuis qu'il a atteint l'âge d'homme.

de une proposition claire jusqu'à l'évidence

un morceau à regarder en classe, le jeudi 23 juillet

The real elements, of course, of any work of fiction are the elements of the author's personality: his imagination embodies in the images of characters, situations and scenes the fundamental conflicts of his nature or the cycle of phases through which it habitually passes. His personages are personifications of the author's various impulses and emotions: and the relations between them in his stories are really the relations between these. One of the causes, in fact, of our feeling that certain works are more satisfactory than others is to be found in the superior thoroughness and candour with which the author has represented these relations. We feel his world to be real and complete, not merely in proportion to the variety of elements it includes, but also in proportion as we recognise these elements as making up an organic whole. From this point of view, Dostoevsky is one of the most satisfactory of novelists; Myshkin and Rogozhin thrill us because they are the opposite poles of one nature; the three brothers Karamazov move us because they are the spirit, mind and body of one man. And if we ask ourselves why even so great a novelist as Dickens does not make upon us so profound an impression as Dostoevsky, we realise that it is because in the case of Dickens, wide and varied as the world of his novels is, the novelist himself is not sufficiently conscious of the significance of what happens there, so that, except in the very best of them, he has admitted a larger conventional element than the greatest novelists ordinarily allow and has been content to press into service melodramatic 'good' characters and villains into whom he has scarcely projected himself at all. Now if Dickens falls short of Dostoevsky in this respect, Proust has passed a good deal beyond him.

Edmund Wilson: *Axel's Castle*

In the following passage the connectors have been omitted. Select the appropriate ones from the list that follows

Ailleurs qu'aux Nations-Unies et autres organisations internationales similaires le public exige des informations instantanées qui paraissent, pour ainsi dire, en même temps que se produisent les faits relatés. Il faut ¹ fournir des traductions éclairées. ² la traduction, pour être à peu près satisfaisante, exige par sa nature même la réflexion, la méditation, les reprises ³ les repentirs.

⁴ la dictature des lecteurs fait que la fidélité et l'exactitude sont sacrifiées à la hâte. C'est ⁵ un désastreux renversement des valeurs, l'instauration dans ce domaine ⁶ du règne de la camelote qui atteste le désarroi de notre monde actuel.

⁷ pour que les pays, comme les individus puissent s'entendre, il faut qu'ils se comprennent ⁸ pour qu'ils se comprennent, il faut que chacun sache très exactement ce que dit l'autre. Dans les conditions qui déterminent actuellement la diffusion des nouvelles internationales ce but n'est pas, ⁹ invariablement atteint.

¹⁰, du sabotage involontaire de leur travail les traducteurs sont loin d'être seuls les victimes, ¹¹ les malentendus qu'ils causent, sans en être responsables peuvent, en politique internationale, entraîner les plus catastrophiques conséquences. C'est la principale raison qui nous a encouragé à écrire ce livre.

Disons deux mots de l'esprit dans lequel notre liste a été établie. Elle n'est pas un travail d'érudition ¹² ne vise qu'un but pratique. ¹³ nous n'indiquons pour chaque mot — quand il ne s'agit pas d'un faux-ami absolu — que le sens qu'il n'a pas dans l'autre langue, ¹⁴ qui généralement se présente le premier à l'esprit. ¹⁵ les significations communes ne sont pas citées. ¹⁶ : *prescription*. ¹⁷ terme, en anglais ¹⁸ en français, veut dire: manière d'acquérir un titre de propriété par une possession ininterrompue; ordre formel et détaillé. Ces significations je ne les mentionne pas ¹⁹, en anglais le mot a surtout le sens d'"ordonnance de médecin" (rare en français) ²⁰ en français le sens auquel on songera d'abord est, en droit criminel, la période au-delà de laquelle l'action publique n'est plus possible contre les crimes (10 ans) les délits ²¹ contraventions.

²² méthode a l'inconvénient de fausser quelque peu la perspective ²³ de ne pas mettre en lumière la distinction entre les faux-amis absolus et les relatifs ²⁴ c'est la seule pratique dont personne ne m'a fait grief. C'est ²⁵ pour des lecteurs avertis que j'écris, ²⁶ pour des anglicistes débutants.

²⁷ je n'ai pas cru devoir me limiter à publier une liste supplémentaire de faux-amis, ²⁸ pour justifier mon titre de "Vrai ami du traducteur" je me suis permis d'y faire figurer des termes qu'on ne trouve pas encore dans les dictionnaires bilingues.

²⁹ ce m'est le plus agréable devoir de remercier ³⁰ en toute sincérité les personnes qui ont bien voulu m'aider en m'adressant obligeamment des renseignements fort pertinents.

List of connectors, in alphabetical order:

Ainsi; Ainsi; aussi; alors que; ce; cette; C'est dire que; comme; D'autre part; D'autre part; en effet; Enfin; En général; et; et; et; et; et; et; et notamment; ici; là; lui; mais; mais; mais; non; Or; Prenons un exemple; tant s'en faut.

The intellectual attraction of Marxism was that it exploded liberal fallacies — which really were fallacies. It taught the bitter truth that progress is not automatic, that boom and slump are inherent in capitalism, that social injustice and racial discrimination are not cured merely by the passage of time, and that power politics cannot be "abolished", but only used for good or bad ends. If the choice had to be made between two materialist philosophies, no intelligent man after 1917 could choose the dogma of automatic Progress, which so many influential people then assumed to be the only basis of democracy. The choice seemed to lie between an extreme Right, determined to use power in order to crush human freedom, and a Left which seemed eager to use it in order to free humanity. Western democracy today is not so callow or so materialist as it was in that dreary armistice between the wars. But it has taken two world wars and two totalitarian revolutions to make it begin to understand that its task is not to allow Progress to do its work for it, but to provide an alternative to world revolution by planning the co-operation of free peoples.

If despair and loneliness were the main motives for conversion to Communism, they were greatly strengthened by the Christian conscience. Here again, the intellectual, though he may have abandoned orthodox Christianity, felt its prickings far more acutely than many of his unreflective church-going neighbours. He at least was aware of the unfairness of the status and privileges which he enjoyed, whether by reason of race or class or education. The emotional appeal of Communism lay precisely in the sacrifices — both material and spiritual — which it demanded of the convert. You can call the response masochistic, or describe it as a sincere desire to serve mankind. But, whatever name you use, the idea of an active comradeship of struggle — involving personal sacrifice and abolishing differences of class and race — has had a compulsive power in every Western democracy. The attraction of the ordinary political party is what it offers to its members: the attraction of Communism was that it offered nothing and demanded everything, including the surrender of spiritual freedom.

Richard Crossman: Introduction to The God that Failed

From the point of view of the French Army and the French nation, the Dreyfus case was better forgotten. A traitor had been unmasked, but it was humiliating that an officer in a confidential position had betrayed, although less humiliating when it was remembered that the traitor was not a real Frenchman but a Jew.

The desire to let the matter rest was not uncommon among French Jews, especially among the richer French Jews; the very best that could be hoped for was that the business would be forgotten. Mathieu Dreyfus was not ready to follow this prudent line. He was convinced that his brother was innocent, both because of his knowledge of his brother and because of the meagreness of the evidence against him. Like Maître Demange, he could not understand how the court-martial could have convicted Alfred on the very inconclusive testimony known to the defence. Since Alfred was innocent, someone else must be guilty; since the evidence was weak, there must be some mystery behind the conviction. So the Dreyfus family set themselves to find out who had really written the bordereau and what had really happened at the trial. They were at first more successful in the second part of their task, for the trail which they had followed to lead them to the real traitor, petered out. The judges of the court-martial had not been discreet and it soon became known that secret documents had been shown to the judges which had been kept from the defence. Among those who learned this was Demange, and this breach of the rules of procedure gave the Dreyfus family its first hope of getting a re-trial on legal grounds. Such a re-trial could not be had without the consent of the Government and the military authorities, and they were not willing to risk the political storm that a re-trial of a rich Jew would have brought, as long as they believed that justice had been done in however irregular a fashion.

D. W. Brogan: The development of modern France (1870-1939)

a piece (on past tenses) looked at
in class 1.10.87

a note for those who do not see the need to *interpret*, when translating, an author's obscurities and ambiguities:

- i "Cette modernité qui est censée désigner progrès technique, meilleur contrôle de la nature, vie meilleure, mais qui signifie aussi contrainte des normes, des codes et des prothèses de toute sorte, surorganisation des rapports sociaux devenus tyranniques et envahissants dans les moindres détails, marchandisation généralisée, programmation/guidage de toutes activités..."
- ii "Cette synchronisation de la Plamod requiert un 'pilotage social' de plus en plus serré..."
- iii "La modernité, c'est aussi un certain 'rapport-au-temps', fait à la fois de contraintes insidieuses et rigides (ainsi la programmation séquentielle), de leurres qui sont aussi des frustrations (bien gérer son temps, gagner du temps), de 'faim du temps', de dislocation de l'espace-temps par le commutage et la pendularité. Femmes et hommes modernes sont bien 'malades du temps'..."

Rightly or wrongly the Victorian considered that there were certain subjects which were not meet for inter-sexual discussion, just as they held that certain processes of the feminine toilet like the powdering of the nose and the application of lip-stick to the mouth were (if done at all) better done in private. These Victorian reticences and secrecies may also have been profitable as well as prudish: for my part I only wish to point out that the difference between the tone of their topics and that of ours was a real and an essential one, and not like the superficial difference between smoking in the dining-room and smoking only in the gun-room. Queen Victoria once imprudently enquired from a male person of her court, on which part of the body were the rheumatic pains which had invalided one of her maids of honour, and since she had asked, he was obliged to tell her that they were in her legs. She replied, no doubt humorously, that when she came to the throne young ladies (like the memorable Queen of Spain) 'did not use to have legs.' But before she quitted the throne it had long leaked out that such was the indelicate fact. The seventies did not officially know it, but the eighties strongly suspected it, and the nineties considered it proved, though it was left to the young ladies of the next century to demonstrate it. In fact long before the Victorian age was over, the flare of the light-house which warned members of opposite sexes off those rocks which must always be given a wide berth in polite conversation flickered, burned low and finally expired.

E.F.Benson: *As We Were*

petit travail à faire en classe le 20 août — il s'agit d'identifier et de remettre à leur place dans l'article les charnières dont la liste accompagne le texte

On lit trop souvent, ∇ sous la plume de traducteurs
avertis, que la traduction est un art. Cette formule,
pour contenir une part de vérité, tend α à limiter
arbitrairement la nature de notre objet. Σ la traduction
est une discipline exacte, possédant ses techniques et
ses problèmes particuliers, σ c'est ainsi que nous
voulons l'envisager dans les pages qui vont suivre. Ce
serait, φ faire un grand tort à la traduction que de la
classer sans examen parmi les arts — un huitième art en
quelque sorte. φ , on lui refuse une de ses qualités
intrinsèques, son inscription normale dans la cadre de la
linguistique; on écarte d'elle les techniques d'analyse
actuellement à l'honneur en phonologie et morphologie, et
que des précurseurs tels que Bally appliquaient déjà il y
a cinquante ans dans le domaine de la linguistique.

< , si l'on a pu dire que traduire est un art, c'est
parce qu'il est possible de comparer plusieurs traductions
d'un même original, d'en rejeter certaines comme mauvaises,
d'en louer d'autres pour leur fidélité et leur mouvement.
Il y aurait λ pour un texte donné Λ une traduction
unique, ¶ un choix devant lequel le traducteur a hésité
avant de proposer sa solution. η s'il y a eu choix, il
y a eu > démarche artistique, l'art étant essentiellement
un libre choix.

§ on peut prendre le problème par l'autre bout et
dire que s'il n'y a pas de traduction unique d'un passage
donné, cette non-univocité de la traduction ne provient
pas d'un caractère inhérent à notre discipline, κ d'une
exploration incomplète de la réalité. ω que si nous
connaissions mieux les méthodes qui gouvernent le passage
d'une langue à l'autre, nous arriverions dans un nombre
toujours plus grand de cas à des solutions uniques. Si
nous possédions un critère quantitatif pour rendre compte
de l'exploration du texte, nous pourrions Ω exprimer par
un pourcentage le nombre de cas qui échapperaient encore
à l'univocité.

Γ constater la difficulté de manière désinvolte en
parlant de "trahison" et en rejetant γ la traduction du
domaine des sciences humaines, il nous a paru préférable
de poser le principe de l'exploration méthodique du texte
à traduire et de la traduction proposée. δ , il nous sera
loisible de montrer pourquoi l'utilisation des techniques
est, de plein droit, un art apparenté à l'art de la com-
position qui préside à la rédaction du texte original. ε
la traduction devient un art une fois qu'on en a assimilé
les techniques. Il suffit d'avoir eu à corriger des copies de
version lors d'un concours de traducteurs pour savoir qu'en
général le succès récompense E ceux qui ont du métier, ξ que
ce métier leur a été enseigné par des anciens formés par l'ex-
périence d'une profession souvent ingrate, Ψ qui savent qu'il
ne suffit pas d'être bilingue pour s'improviser traducteur.

1 après quoi
2 ce faisant
3 certes
4 croyons-nous
5 donc
6 en d'autres
termes
7 en fait
8 et
9 et
10 et
11 et
12 il est permis
de supposer
que
13 mais
14 mais
15 mais plutôt
16 même
17 même
18 néanmoins
19 non pas
20 par là même
21 surtout
1 bis au lieu de
1 ter ainsi

L'homme meurt depuis cinquante mille ans, depuis que, cessant de crever comme un animal, sans le savoir, il regarde la mort en face. En effet, les préhistoriens ont découvert que nos ancêtres néandertaliens respectaient déjà certains rites funéraires. Certains d'entre eux pensent même que le pithécanthrope, il y a plusieurs centaines de milliers d'années, prenait soin de ses morts. Vivre face à la mort, c'est le premier fondement de la condition humaine.

Dans cette opposition, le vainqueur est connu d'avance, mais le vaincu n'a jamais désespéré et jamais il n'opposa si longue résistance. Thanatos doit désormais attendre plus de soixante-dix ans une victoire qu'autrefois il arrachait en vingt ans. Mais quelque bataille que gagne la médecine, la guerre, elle, est perdue d'avance. Toute civilisation doit assumer cette impuissance ultime, c'est-à-dire, tout à la fois, nier la mort et la regarder en face, la refuser dans sa réalité biologique pour l'accepter dans sa signification humaine. Aucune ne peut faire l'économie d'un discours sur la mort.

La société industrielle, elle, ne s'embarrasse pas de discours : elle agit. L'homme de la thérapeutique a remplacé l'homme du rituel pour exorciser la grande tueuse. Plus de symboles, des médicaments. Une pratique chassant l'autre, notre société a remplacé l'art de mourir par l'art de ne pas mourir. Hélas! Vivre plus longtemps ne nous dispense pas de savoir mourir un jour.

Tout se passe pourtant comme si cette puissance nouvelle de l'homme le laissait encore plus impuissant dans l'ultime assaut; comme si, après avoir vécu en immortels pendant près d'un siècle, nous ne sachions même plus mourir comme meurent les hommes depuis cinquante mille ans.

Mais ne doit-on pas faire un choix exclusif entre la vie et la mort? Et n'est-il pas logique de préférer quarante ans de vie à un instant de mort? Celui de la société industrielle paraîtrait logique si l'homme pouvait vivre dans l'ignorance totale de sa mort, et si celle-ci s'imposait à lui avec la toute-puissance du *fatum* antique, sans qu'il ait aucune part dans cet événement. Mais quelques efforts que nous fassions pour vivre en immortels, nous ne pouvons chasser la sourde angoisse qu'entretient en nous la certitude de notre fin. Aucune greffe de cerveau, aucune victoire sur la leucémie n'effacera cette ombre qui, tout au long de ma vie, marche et marchera à mon côté.

Qui plus est, les victoires de la médecine rendent ce désintéressement chaque jour plus impossible. A tant lutter contre la mort, nous avons fini par nous la mettre sur les bras. Elle n'est plus cet éclair fulgurant qui tombe du ciel, sans que l'on puisse ni le prévoir, ni le prévenir, ni s'en protéger. Elle est prisonnière de nos appareils, de nos drogues, de nos pouvoirs. Elle se domestique, se contrôle, se ralentit ou s'accélère à volonté. Et cette volonté, c'est celle des hommes et non plus du destin. La mort fatale est condamnée à devenir une mort d'exception par opposition à la mort artificielle, voulue et contrôlée qui deviendra la règle. Cette évolution fait surgir une nouvelle et terrible question: qui doit décider de la mort? On peut apporter trois réponses : la société, le médecin ou le mourant. C'est un choix redoutable, mais inéluctable. La mort n'appartient plus à l'ordre naturel mais à l'ordre humain.

A Reading in French:

(60 marks)

Of course, as the people who maintained that I had got it all wrong in *Roland Barthes: a Conservative Estimate* pointed out, there is a lot more to him than the emasculated version of his ideas which I have just put forward. In particular, they point to his hedonistic approach both to life, literature and language, to his use of the Lacanian concept of *l'imaginaire*, and to what they see as his salutary insistence that all kinds of discourse presuppose an ideology. I don't quarrel with any of this, and am even a bit of a hedonist myself. I also accept that the cult of clarity which I hope characterises the way I write implies a preference for middle-class values in general, and would quibble only by my readiness to defend middle-class values as very good ones. I do nevertheless find Barthes more difficult to follow in other ways apart from the ones I have already indicated. First of all, I think his language is unnecessarily and perversely obscure, and find it hard to resist the conclusion that he wrote as he did because he was lazy. I naturally have no evidence to substantiate this, and he may have spent as much time crossing out and rewriting as I do myself. But it is always easier to write by bolting together chunks of jargon as though they were bits of lego rather than thinking out what it is that you mean and putting it down in as comprehensible a way as possible. And I also don't agree with him when he says that literary criticism ought not to make value judgements.

He talks quite a bit about this in *Critique et Vérité* (1966), and seems to me to base his argument on the assumption that since making value judgements is a bourgeois habit, it must therefore be a bad one. This is not only a daft idea. It is also one that he doesn't stick to himself, since he obviously thinks that Jules Verne and Philippe Sollers are better than Maupassant or Daudet. And, which is more important, the making of value judgements is not only quite consistent with the type of analysis which stems from his general attitude towards literature. It is also made considerably easier by some of his ideas.

Philip Thody, *The Analysis of Poetry: A Barthesian Approach*

Nous nous proposons, dans cet article, de déterminer la valeur respective de certains exercices pédagogiques, à savoir, traduction et résumé...

La dame en question fut renversée, dit-on, dans la rue par une voiture de luxe, une DS 19 en l'occurrence. Divine surprise, en effet. Car le conducteur dudit véhicule se trouvera être celui qui, devenu chevalier servant de cette femme de plume, entreprendra d'éditer quelques mois plus tard le récit de cette rencontre, récit dans lequel elle fera le procès de son mari. Or celui-ci justement était déjà l'amant en titre de l'épouse de l'autre. Imbroglia, pantalonnade, voilà qui, selon d'aucuns, dépasse les bornes sinon de la vraisemblance du moins celles de la bienséance. Muflerie volontaire? A la guerre comme à la guerre? Toujours est-il que Monsieur Sans-Gêne, lui, se retrouve acquéreur non seulement d'un auteur (au fait, faut-il dire autrice, voire auteuse, pour désigner aujourd'hui la femme-auteur, celle que Colette traitait, avec une pointe d'auto-insatisfaction, d'*écrivaine*?) à succès, mais encore d'une moitié, pour ainsi dire, accidentelle. Tout se passe comme si le hasard s'était proposé dans cette affaire de donner une leçon de nécessité, de la fortune, si j'ose dire, du fatalisme...

Si la traduction, que ce soit thème ou version, triomphe d'une quantité d'obstacles, il en est un contre lequel elle se brisera presque toujours: c'est l'unilinguisme. Or l'étude des langues est une institution faite pour l'unilinguisme — ou elle n'a pas de sens. Voilà le premier secret de la crise actuelle de l'enseignement des langues, crise qui peut se mesurer simplement par les statistiques de la baisse des inscriptions, où l'ANU tient le premier rang. Vouloir passer d'une langue à une autre, c'est encourager les étudiants à concevoir la langue étrangère comme un calque de leur propre langue. Exiger de n'importe quelle langue, fût-elle le ruritanien ou le volapük, qu'elle tienne une certaine dose de la drogue culturelle (plus encore que linguistique) nommée *native language*, c'est faire de la publicité pour les microbes, non pour le remède, de la maladie des études de langue.

Car, si l'on cherche à favoriser chez des étudiants de saines habitudes d'apprentissage, ce n'est pas en leur faisant approfondir la connaissance de leur langue maternelle que l'on arrivera à quelque chose. Au contraire, c'est en leur bourrant le crâne exclusivement de langues étrangères. Celles-ci, en effet, sont toutes faites pour ce bourrage de crâne. C'est là le deuxième secret de la crise pédagogique dont il a été question plus haut. Après tout (&c., &c., &c)

B Lisez ce passage et répondez en français aux questions qui le suivent:

(30 marks)

- Passage
- 1 "L'homme meurt depuis cinquante mille ans..." — exprimez dans d'autres mots le sens que vous voyez dans cette formule.
 - 2 Expliquez la fonction d'*en effet* (ligne 3).
 - 3 Expliquez la fonction de *même* (ligne 5).
 - 4 Récrivez dans d'autres mots toute la phrase qui commence "Vivre face à la mort..." (lignes 6-7).
 - 5 Expliquez la fonction des deux *elle* (lignes 11 et 17).
 - 6 Quel est le sens du verbe *assumer* (ligne 13).
 - 7 Remplacez *faire l'économie de* (ligne 16) par une autre formule de sens analogue.
 - 8 ~~Résumez~~ ^{réduisez} En employant d'autres mots, /le troisième paragraphe à deux phrases.
 - 9 Exprimez autrement le "Tout se passe pourtant comme si..." de la ligne 23.
 - 10 *sachions* (ligne 26) — pourquoi ce subjonctif?
 - 11 Dites en une seule phrase le sens du passage.

Ecrivez, en français, un paragraphe de 250 mots environ sur l'un des sujets suivants. Vous emploierez 5 ou 6 des charnières que je vous donne ci-dessous.

- i* La valeur respective de la traduction (anglais-français) et du résumé comme exercices pédagogiques.
- ii* Les livres du programme de cette année qui vous plaisent et ceux qui ne vous plaisent pas.
- iii* Comparez votre deuxième année d'études universitaires du français à votre première.
- iv* Les mérites respectifs de l'anglais et du français comme langue d'enseignement en deuxième année.
- v* Quelque autre sujet.

Liste des charnières, au choix:

et; mais; donc; en effet; par contre; d'ailleurs;
en revanche; car; or; toutefois; certes; ainsi;
d'une part... d'autre part; au contraire; plutôt;
du reste; n'empêche que; quant à; tout d'abord;
enfin; par exemple; si (*of concession*); voire (même);
à savoir; après tout; le fait est; alors que;
cependant; tantôt... tantôt; non seulement... mais
aussi (*or* mais encore); par conséquent;

1 Translate into French:

"His earlier novels — *L'épithalame* comes most immediately to mind — teemed with life. His later books — the *Lettres à Roger Nimier* among others — have grown thin: no more plots, only outlines; no more characters, only shadow-shapes; no more story-telling, only odds and ends. The basic substance out of which novels are made has shrunk away; what was once his fluent rhythm is now only disjointed staccatoneess; what was once the dense impression he gave of time's lastingness is now only the suggestions of its miscarriages.

What can have caused this change in Chardonne? The explanation that he has written himself out is untenable. In his skeletal books he actually has more to say than in the hold-all ones. And...

2 Look at this:

453 Ses premiers livres — *L'Epithalame*, singulièrement — sont des livres foisonnants. Ses derniers — *Lettres à Roger Nimier*, entre autres — sont des livres exténués. Il n'y a plus d'histoires, mais des schémas ; plus de personnages, mais des silhouettes ; plus de récits, mais des fragments. La substance romanesque elle-même s'est comme retirée : de son rythme, on ne voit plus que les ruptures ; de l'épaisseur de sa durée, que les affaissements.

D'où vient ? On ne doit pas retenir l'explication selon laquelle Chardonne n'aurait plus rien à dire. Dans ces livres-squelettes, il en dit bien davantage que jadis dans ses livres-fourretout. Et, en y

Class exercise, 9 avril 1987

FRANÇOIS MITTERRAND

Il aime la géographie, littérature et la politique, un ordre qui peut varier au de la journée, comme il a souvent au cours de sa vie. Il apprécie l'amitié, indissociable lui de la fidélité. Il se sent de la terre, intimement liée pour lui à la vie. Ses rapports avec l'espace plus clairs et plus simples que qu'il entretient avec le temps. François Mitterrand n'est pas un homme pressé, différence de de ses pairs ou concurrents, engagés dans des courses sans fin responsabilités, mandats, gloire.

C'est sans doute sa notion très personnelle et inhabituelle du (il ne porte pas montre et n'en a jamais) qui fait du quatrième président de la Ve République un particulier. Valéry Giscard d'Estaing avait d'affirmer que le temps travaillait pour lui. Mais Mitterrand travaille pour le temps qu'il ne s'en sert; surtout depuis ce beau jour de mai 1981 où la France et... le temps lui ont le plus beau des cadeaux: l'accession au pouvoir suprême, la dernière touche, essentielle, à un destin dont il n'avait jamais. Par deux fois déjà, le destin avait placé Mitterrand quelques encablures de la présidence de la République. En 1965, quand il se présenta contre le général de Gaulle, et réussit le mettre en ballottage. Il obtint alors 44,8% des au second tour. Puis il affronta Valéry Giscard d'Estaing en 1974, et il ne manqua qu'un million de suffrages pour obtenir la victoire (49,2%). plupart de ses amis comme de ses ennemis politiques pensèrent alors que c'en était des chances du candidat Mitterrand pour une. Mais c'était sans compter l'obstination patiente du député de la Nièvre, prêt à remettre une nouvelle fois sur le métier. La crise, l'habileté mitterrandienne (qui n'est plus grande que dans les situations difficiles) et la volonté des Français allaient casser la mécanique de l'échec, et sortir la gauche et Mitterrand d'un tunnel long 23 années: "L'Histoire passe une fois, deux fois, dix fois, mais il faut la saisir"... A peine à l'Elysée, le nouveau maître rapidement prendre la mesure de son pouvoir, se glisser dans la fonction et s'accommoder institutions qu'il avait souvent dans le passé: le Président cherchait à concilier ses différentes facettes, partagées entre l'instinct la réflexion et le goût l'action.

Les ingrédients de la recette mitterrandienne sont difficiles analyser, plus encore à trouver réunis dans une personne. mélange étonnant - détonnant de qualités d'esprit, de cœur et d'analyse, de charisme et de froideur, de grandeur et d'habileté. Le tout servi par un indéniable talent d'orateur, de débateur, de tribun. François Mitterrand est d'abord un avocat. De l'avocat, il a la formation, le titre, le goût pour les discours vibrants qui gagner les causes.

Et c'est au moins autant par le verbe que par les idées que Mitterrand a gagner la cause du socialisme, en faisant triompher la sienne. "Je ne calcule pas. Je sens", a-t-il écrit un jour. l'observation de son parcours personnel montre que Mitterrand provoque plus les événements qu'il les voit venir. Tous ceux qui l'ont accompagné, de l'UDSR au PS, des cabinets de la IVe République à l'Elysée, voient en lui un stratège un visionnaire. Chez qui ne le connaissent qu'à travers les médias, de Mitterrand fascine ou agace. Chez ceux qui voient en lui porte-parole d gauche humanitaire et éprise justice, il reste la "force tranquille", le père solide et expérimenté on a besoin en ces temps perturbés. Pour les autres, le politicien ambigu, hautain et parleur, qui s'est trompé République et d'époque. Les premiers saluent en lui le résistant, le jeune ministre des Anciens Combattants, puis l'Intérieur et la Justice, le rénovateur du parti socialiste qui fit 10 ans (1971-1981) le premier parti France. Les seconds lui reprochent ses changements de cap, ses attaques contre Gaulle, sa démagogie et sa méconnaissance des phénomènes économiques.

Mais une certaine unanimité se sur sa culture et attachement aux choses de l'art. Sur sa stature d'écrivain et d'homme de lettres, le consensus est très large, de sorte que beaucoup le verraient aussi bien sous la coupole de l'Académie française qu'à. Mitterrand paraît mieux dans sa peau et dans son image escalade la roche de Solutré, se promène dans son parc de Latché, écrit dans le grenier-bibliothèque de sa maison de la de Bièvre, que lorsqu'il parle avec Mourousi de micro-ordinateur ou du Paris-Dakar. d'âge, sans doute; question de nature, peut

Pourtant, Mitterrand est à sa un homme de son temps. une prudence instinctive le pousse à dans le passé des références pour comprendre le présent ou imaginer l'avenir. La modernité pour lui une aventure dans laquelle il ne faut pas se lancer baissée. C'est pourquoi il regarde, écoute et réfléchit longtemps avant entraîner la France. "Un homme est jusqu'à 50 ans. Il est sage à de 60 ans", a-t-il déclaré un jour. C'est le qui a rendu François Mitterrand sage. C'est encore le temps qu'il compte pour terminer son action, retrouver une plus grande popularité des électeurs, et laisser son empreinte l'Histoire.

Cotteret & Mermet, La bataille des images (1986)

un petit résumé à faire pour le commencement du 3^e trimestre

ce texte contient à peu près 700 mots

vous le réduirez à 300 mots environ

échéance: le mercredi 9 septembre à 17 heures

Produit social, produit culturel, produit historique, porteur et producteur de signes, le corps n'a jamais cessé de changer de sens en changeant d'apparence. Par diverses médiations, chaque société, à chaque époque, le marque, le modèle, le transmute, le fragmente et le recompose, réglant sa définition et ses usages, posant ses normes et ses fonctions, donnant à voir les effets entremêlés d'un ordre économique et d'une condition sociale, d'une vision du monde et d'une division des rôles.

Déterminer alors la direction générale d'un courant sur plusieurs siècles exige de négliger la mousse des engouements fugitifs, d'aller au-dessous des tourbillons trompeurs. Sauf fractures brutales et décisives, rares au demeurant, les grands mouvements alternés de la crasse et de la propreté, les vastes conjonctures d'une cosmétique prodigue ou honteuse, l'ample dialectique du maigre et du gras, du dur et du mou, du raide et du souple, scandent le rythme lourd d'un temps long à l'intérieur duquel se repèrent, par décrochages successifs, de plus courtes oscillations, contenant elles-mêmes le foisonnement précipité des changements superficiels. Temporalité plurielle qui conjugue des rythmes différents. Ainsi, pour n'en rester qu'à l'évolution des représentations morphologiques, après les formes menues, effilées et fluettes de la femme médiévale, s'ouvre une ère d'opulence anatomique, de graisse triomphante, de contours radieux, qui ne s'achèvera somme toute qu'au xx^e siècle. Tendance massive, profonde, amorcée à la Renaissance, qu'illustrent les portraits de Marguerite de Valois, de Gabrielle d'Estrées ou de Diane de Poitiers. Les anatomies dès lors ne font qu'enfler, un peu raidies toutefois au xvii^e siècle par la majesté du temps (on pense cette fois aux portraits d'Anne d'Autriche ou de M^{me} de Montespan), jusqu'à ce que la Régence mette fin à cette incessante dilatation, et que la peinture toujours nous expose des corps plus souples, plus déliés, plus jolis. De la Révolution à l'Empire, l'amincissement relatif s'accroît encore à travers le dépouillement d'un style néo-grec, à travers une énergie d'allure et une liberté de geste chères à David. Mais, réagissant contre les langueurs phthisiques et maniérées du Romantisme, le réalisme bourgeois, lui, mettra les bouchées doubles à renfler la femme, à regarnir ses charmes fessiers et pectoraux. Ce seront les nus qu'idéalisent Bouguereau, Gérôme, Lefebvre, Dubufe, dont l'académisme glacé se tempère néanmoins par les poses lascives de leurs modèles. Ce seront les nus que photographient Demachy, Clergue ou Braquehais, plus lourds de suggestives sinuosités que nimbés de perfection formelle. Et l'épopée de la silhouette n'en reste pas là, car il s'agit aussi de travailler régulièrement sa mise en scène, de multiplier dans la durée les facettes de la séduction, privilégiant certaines aux dépens d'autres tenues dans l'ombre jusqu'à ce qu'elles resurgissent à leur tour pour éclipser les précédentes en une rotation continue. Bref, dissimuler ce que l'on avait montré en révélant ce que l'on avait caché réserve chaque fois l'effet global et potentialise l'effet limité.

Toutes choses qui se perpétuent, certes, au xx^e siècle, mais non sans ruptures spectaculaires des tendances à long terme. Si en effet la promotion de l'hygiène corporelle, sur la lancée décisive de la révolution microbiologique, s'opère très graduellement pour ne culminer qu'aujourd'hui dans sa radicalisation compulsive et anxieuse, et si le développement des fards ou des parfums, avec des innovations comme le rouge à lèvres autour de 1925 ou comme le déodorant durant les années cinquante, se produit sans bouleversement particulier, sinon par l'extension sociale de leur usage, presque partout ailleurs, par contre, ce sont des siècles de tradition qui s'effondrent. Sur le plan capillaire, la « garçonne » des années vingt, figure de femme émancipée, coupe ses cheveux à hauteur d'oreille. Geste sacrilège, geste scandaleux porté sur un signe ancestral de la féminité, mais qui se répétera désormais sans grands remous. Dans cet élan pilophobe, les sourcils se dégarnissent également et le poil des jambes – devenues visibles – s'arrache méthodiquement, comme déjà, parfois, celui des aisselles. Un traitement qui laisse une peau lisse, unie, une peau qui va même bronzer – Coco Chanel, dit-on, est la première en 1922 à négliger l'ombrelle – maintenant que la signification du hâle se renverse, qu'il signifie ce que signifiait le teint nacré: la démonstration d'une improductivité prestigieuse, la capacité économique de « prendre » le soleil, c'est-à-dire des « vacances », ce temps social inversé, ce temps à « ne rien faire », parenthèse « aristocratique » d'une vie bourgeoise toujours plus « affairée », dont s'empareront à leur tour les « congés payés » du Front populaire.

PHILIPPE PERROT

LE TRAVAIL DES APPARENCES

OU: LES TRANSFORMATIONS
DU CORPS FÉMININ
XVIII^e-XX^e SIÈCLE

taines grandes villes, à Paris surtout, mais aussi à Lyon, on opère une distinction entre les prostituées vénériennes et les « vénériens civils ». Ce qui, par le fait même, conduit à marginaliser encore davantage les filles publiques. Les prosti-

droit à une chemise de soie¹⁰⁷. Ainsi que le souligneront, non sans exagération, les abolitionnistes, certaines maisons possèdent des habitués qui constituent pour les tenancières de véritables mines d'or; témoin ce célibataire qui aurait, en quelques années, dépensé sa fortune, soit 40 000 francs, dans la tolérance de la petite ville de Salins¹⁰⁸. On comprend, dès lors,

ter l'étendue de la pyramide sociale. Dans les villes de province, la hiérarchie des maisons est moins subtile; ainsi, à Toulon, en 1902, l'administration distingue seulement deux sortes d'établissements tolérés : les « maisons fermées »... fré-

guère plus que le Rhône (212) ou que la région alpine, laquelle pour avoir peu de prostituées en exercice, n'en alimente pas moins largement les bordels marseillais. Les autres contin-

se trouvent situés les principaux ports du pays; ce qui donne à penser qu'il s'établit une circulation de prostituées entre les villes portuaires. Reste à expliquer les effectifs importants venus d'Alsace-Lorraine; probablement résultent-ils du repliement des filles publiques lors de la cession de ces territoires.

Enfin, et je dirais surtout, la fille publique risque de devenir un jour « tribade »; elle fait peser de ce fait, répétons-le, une terrible menace sur l'ordre sexuel, dont elle est par ailleurs le plus sûr garant. Le danger est d'autant plus grand qu'aux yeux

le cynisme aux yeux de l'opinion. En laissant subsister une possibilité de rémission, le processus de repentance comme l'établissement des maisons de refuge, dont on sait par ailleurs qu'elles n'abritent que des effectifs dérisoires, facilitent l'acceptation du système par les esprits imprégnés du message évangélique. Notons d'ailleurs que la repentance ne fait pas véritablement sortir la fille du milieu clos établi par les réglementaristes puisque, à la différence de la prostituée

mœurs ne pourrait qu'entraîner une confusion des rôles. Les tenancières, constate Parent-Duchâtelet, font élever leurs enfants dans les meilleurs pensionnats; une fois retirées, elles deviennent souvent des dames patronnesses ou des dames de charité.

Bref, la tenancière de maison close constitue l'antithèse de la proxénète ou du souteneur : ceux-ci sont des êtres immoraux

liens du mariage »; sa réserve, son silence, « sa modestie dans les visites », sa douceur, « bien éloignée de la familiarité », contribueront à accroître son emprise morale; il devra surtout exagérer « la gravité et la dignité ». Bref, de par son attitude, il devra bien souligner la différence qui existe entre l'administration qu'il représente et l'abjection de ses clientes;

1880 ou 1881. Malheureusement, les résultats de cette enquête ne concordent pas toujours avec ceux qui sont publiés par Desprès. À dire vrai, ces derniers semblent mieux correspondre à la réalité; ils présentent en outre l'avantage de concerner la totalité du territoire. L'enquête de 1879 a revêtu un carac-

par l'administration¹⁰⁹. Soixante maisons de ce quartier sont alors notoirement des maisons de passe; en outre, dans la ville, cinquante-cinq garnis servent de résidence à des isolées, souvent mélangées à des clandestines. En 1902¹¹⁰, le pro-

être tenue pour générale¹¹¹. La lecture de la littérature romanesque, administrative, policière et judiciaire du temps confirme cette impression; elle prouve d'abondance que les conduites sexuelles vénales sont alors au centre des préoccupations. Or, l'histoire universitaire de la France contemporaine ignore cet aspect essentiel de la psychologie sociale¹¹². Cette lacune fait

2 à 3 francs¹¹³. Dans les maisons de premier et de deuxième ordre, la passe est de 5, 10 ou 20 francs, sans compter les « gants » de la fille et les pourboires distribués à la sous-maitresse; ce qui, en fait, double le prix¹¹⁴. Selon le maire de Brest, une fille rapporte « en moyenne dix francs par jour à la maison »; or, « on estime à trois francs les frais journaliers de chaque pensionnaire : nourriture, entretien et logement¹¹⁵ ».

N'oublions pas en outre que, dans les bordels populaires,

L'ouvrage de Parent-Duchâtelet ne concerne que « la prostitution publique »; or, la vénalité ne constitue pas aux yeux de l'auteur un critère suffisant d'appartenance à cette catégorie; la fille entretenue, la femme galante, la prostituée clandestine de haut vol ne le concernent pas. Comme Béraud¹¹⁶

Frappante est, en revanche, l'imprécision du portrait physique de la prostituée tel qu'il se dessine dans l'ouvrage de Parent-Duchâtelet. Compte tenu de la vogue des théories phrénologiques et physiognomoniques, on aurait pu s'attendre à un modèle précis, fidèle reflet des stéréotypes moraux; or, il n'en est rien¹¹⁷; c'est que l'objectivité de l'observation, l'im-

lieux existent¹¹⁸. Malheureusement, l'expérience a, selon Parent-Duchâtelet, montré l'inanité d'une telle tentative; l'établissement d'un quartier réservé à Paris ne pourrait que favoriser la prostitution clandestine; or, l'auteur craint davantage de voir le vice échapper à la surveillance que de rendre son existence perceptible aux promeneurs.

Ce qui définit un bordel, c'est d'abord la clientèle qui le fréquente. Or, la variété extrême de celle-ci ne s'explique que par la multiplicité des fonctions que remplissent les maisons de tolérance. Le bordel est alors tout à la fois un lieu d'initiation pour les adolescents, de consommation sexuelle pour tous ceux qui souffrent de disette en ce domaine, de compensation pour les maris qui rêvent d'une vie sexuelle extra-conjugale; c'est aussi un cercle pour la bourgeoisie masculine des petites villes, privée de distractions, un haut lieu de l'érotisme pour les blasés, les « pervers » ou simplement les curieux de pratiques étranges ou raffinées interdites aux épouses bourgeoises; ce peut être enfin un simple endroit de distraction passagère pour des touristes ou des pèlerins qui cherchent à faire de leur voyage une période de rupture et de dépaysement dans leur vie sexuelle quotidienne.

Faisceau de craintes, suscitées par la menace germanique, qui alimenteront les grandes campagnes des repopulationnistes à la fin du siècle.

Or, c'est bien l'immoralité et particulièrement la prostitution qui, avec l'urbanisation croissante, sont à l'origine du fléchissement de la nuptialité et de la natalité comme de l'augmentation supposée de la morbidité. L'amour vénal éloigne les jeunes gens du mariage « par suite de cette facilité qu'ils ont de satisfaire les plaisirs sexuels et des regrets qu'ils éprouvent de cesser une vie de débauche plus agréable selon eux et exempte de toutes les inquiétudes que suscite la position de chef de famille¹¹⁹ ». En outre, la prostitution fait contracter « aux jeunes gens des habitudes pernicieuses qui tôt ou tard se retrouveront dans l'intimité du ménage et porteront atteinte au respect que se doivent les époux¹²⁰ ». Enfin, la prostitution clandestine, en permettant la débauche précoce des jeunes gens, phénomène qui, à Château-Gontier, ne remonte pas

Nécessaire mais dangereuse, la prostitution doit donc être tolérée mais étroitement contrôlée, la surveillance ayant pour but d'empêcher tout excès¹²¹. Parent-Duchâtelet, en effet, se déclare ennemi de la prohibition dont l'histoire, selon lui, a démontré l'inefficacité. De la même manière, il critique les

ces spécialistes. Mireur, inspiré par l'efficacité de l'activité policière déployée en Provence entre 1871 et 1873, demande que les autorités entrent dans la voie la « plus énergiquement répressive¹²² ». L'application de deux arrêtés municipaux, datés de 1871 et de 1873, avait, en effet, pratiquement réussi à confiner la prostitution marseillaise dans les maisons tolérées.

Certains de ces établissements, situés au voisinage des casernes ou des ports, sont réservés aux militaires. Il est rare en effet que les soldats en uniforme soient acceptés dans des maisons dont ils ne constituent pas la clientèle dominante. On

En 1878¹²³, puis en 1902, l'administration s'était efforcée, par une intense répression policière, de faire respecter la clôture; les filles soumises tendaient en effet à se loger en ville; contre-offensives tardives, caractéristiques de l'attitude de la police des mœurs dans les villes portuaires. Ainsi, le règle-

et la rue de l'Amandier, douze. Ajoutons qu'à Marseille la prostitution close est alors très développée; les filles isolées sont en effet proportionnellement beaucoup moins nombreuses que dans les autres grandes villes du pays. Il faut dire que, durant longtemps, une peine de prison avait frappé les pensionnaires de maison qui, après avoir quitté leur établissement, se livraient à la prostitution isolée.

Toutefois, la nécessité même de la prostitution pose à ce propos un problème particulier. Quel doit être l'aboutissement du processus de repentance? Ne serait-il pas absurde en effet d'obtenir de femmes dont les activités sont indispensables à l'ordre sexuel qu'elles rentrassent toutes dans le droit chemin? La prostitution apparaît, à ce propos, radicalement différente du crime; ce qui justifie à l'évidence la séparation des deux milieux. Conscient de cette difficulté, Parent-Duchâtelet

Le préfet de police constitue le seul recours pour les tenancières victimes de vol ou d'escroquerie. En effet, la loi ne reconnaît pas le commerce de la chair humaine. Les tracta-

particulières. Le projet réglementariste qui prévoyait tout à la fois enfermement et surveillance constante de la sexualité vénale était, en fait, irréalisable; la distorsion, abondamment

temps la clientèle masculine. En vertu des règlements, il est interdit aux tenancières de recevoir des jeunes gens mineurs dans leurs établissements; sur 294 arrêtés municipaux en vigueur en 1904, 181 défendent expressément l'entrée des maisons de tolérance aux mineurs ou aux collégiens¹²⁴. En fait, ceux-ci sont couramment admis et c'est sur le lit d'un lupanar que la majorité des fils de la petite et, plus encore, de la moyenne bourgeoisie se livrent à leurs premiers ébats¹²⁵. A

En théorie, les isolées de Marseille sont tenues d'habiter le quartier réservé; en fait, elles tendent de plus en plus, au fil des années, à sortir de cette clôture. Le maire, en 1872¹²⁶,

En théorie, la tenancière ne doit pas dépendre d'un commanditaire; « en aucun cas, l'exploitation d'une maison de tolérance ne peut avoir lieu pour le compte d'un tiers », écrit Lecour en 1874¹²⁷. En fait, malgré les difficultés exceptionnelles que présente l'étude de ces entreprises, puisque ni les tribunaux de commerce ni l'administration de l'enregistrement ni même les notaires ne peuvent les reconnaître comme telles, il semble évident qu'en province tout au moins¹²⁸, certains tenanciers se trouvent à la tête de plusieurs maisons dont ils confient le fonctionnement à des gérants. La mère de Jeanne

atteignent de ce fait une valeur exorbitante. En théorie¹²⁹, c'est toujours l'administration qui fixe le prix d'achat d'une maison ou, plus exactement, du « matériel garnissant l'immeuble » puisque c'est de cela seulement qu'il s'agit; en fait, vendeur et acquéreur s'entendent généralement sur le versement d'un dessous-de-table. Selon Carlier¹³⁰, le prix moyen des cessions

La fille soumise peut quitter l'état qu'elle a choisi ou qu'on lui a imposé; pour cela, elle doit, en théorie, bénéficier d'une procédure de radiation. En fait, il lui suffira, le plus souvent, de « disparaître » purement et simplement. Le règlement

avoir fait oublier¹³¹. Luxe dispendieux en tout cas, qui s'affiche en signe statutaire et se démarque aussitôt de la crasse misérable. Au reste, ce n'est plus la simple foule indistincte que l'on incrimine dans la production du sale et de son odeur, c'est d'abord la pauvreté¹³². Spécification sociale d'un phénomène servant maintenant de repoussoir à une bourgeoisie obsédée de linge et de lessive, sinon d'ablution, et d'autant plus alarmée dans sa répulsion de la crasse populaire que l'hygiène montante en découvre toujours plus bruyamment les effets délétères ou pernicieux. De fait, saleté et infection permettent de confondre, ici aussi, « classes laborieuses » et « classes dangereuses¹³³ ». A

l'élan vient surtout d'Italie¹³⁴. Un élan qu'incarne et que renforce la très gourmande et très fardée Catherine de Médicis. Embonpoint et cosmétique disent en effet, ensemble, l'oisiveté et partant, le rang et la fortune qu'elle implique. Mais si l'embonpoint, lui, suggère aussi la fécondité ou la maternité, la cosmétique, elle, évoque aussi le mensonge et la vénalité.

domestique – ne saurait les contempler. « Les premiers appareils de la beauté s'appliquent à huis clos; car une femme serait perdue, si on la surprenait le matin avec un visage avec lequel elle s'est levée¹³⁵ ». Du reste, « une jolie femme fait régulièrement chaque matin deux toilettes, note L.-S. Mercier. La

Mais aux clivages sociaux s'ajoute le clivage des sexes. Car, en fait d'exercice physique, la loi Ferry de 1882 n'envisage, pour les filles, que des travaux d'aiguilles. Seules

La cosmétique, elle, n'évolue pas vers la retenue. Alors que le Moyen Âge, si propre, se fardait peu, la Renaissance et l'Âge classique, si sales, se fardent généreusement. Tous les peintres

L'anobli désormais est celui qui, loin de renoncer à son identité, réalise mieux que ses pairs la perfection du mérite bourgeois¹³⁶. Alliance tactique, conciliation pragmatique de deux clans privilégiés dont les intérêts se recoupent? Certes, mais valeur morale et projet politique aussi, à faire comprendre et partager contre l'absolutisme royal et pour l'affirmation d'une